

Luis Izcovich

Les affects des exils *

C'est une évidence : il n'y a pas un exil mais des exils, un par un. C'est ce qui nous intéresse du point de vue de la clinique analytique. Cela pose la question de savoir s'il y a une clinique spécifique de l'exil ou si l'exil est juste un récit propre à chacun. Dans ce deuxième cas, il est à considérer comme pour toute expérience du sujet, comme pouvant être un réel traumatique ou pas, et toujours recouvert d'un mythe. Je pars de cette prémisses : avant tout, un exilé est celui qui se considère exilé. Cela englobe ceux qui ont été forcés à quitter leur lieu d'origine, mais cela va au-delà.

Si on suit La Rochefoucauld cité par Lacan, qui pose que l'amour n'existerait pas si le mot amour n'existait pas, on pourrait soutenir que les affects de l'exil sont ceux qui sont possibles par la langue, celle de chacun.

Dès lors, quels sont les affects que les exils mobilisent ? Le sens commun est assez homogène : un exil suppose une perte. Mais qu'est-ce qui est perdu au juste ? Le langage fait la série : la patrie, la famille, la langue. La liste n'est pas exhaustive. Certes, mais il faudrait nuancer. La mondialisation a changé l'exil. Un exilé de nos jours, avec Internet, Skype et WhatsApp, n'a rien à voir avec l'exilé d'il y a trente ans, sans parler des exilés du début du ^{xx}e siècle, pour qui la douleur de la perte s'est traduite pour certains par un rejet de la langue d'origine allant jusqu'au refus de transmettre aux générations suivantes d'où ils venaient. C'est impossible de nos jours.

Il y a donc les affects qui se disent, puis les affects qui se taisent.

Ce qu'on attrape de ces affects sont des termes qui viennent le plus souvent de l'Autre de l'exilé et concernent le manque, et quand l'Autre veut trouver un affect plus spécifique, il évoque une palette allant du dépaysement au mal du pays et à la nostalgie. L'imaginaire collectif rajoute une couche de projection d'affects en y associant forcément la déchirure et l'arrachement de la patrie.

Outre que tous ces affects sont loin d'être généralisables et non spécifiques, on perçoit surtout les limites du langage à capter ce qui peut être l'intime d'une perte et l'obstacle dressé par la tentative de comprendre la souffrance.

Il est certain qu'un exil ne peut pas être défini juste par l'éloignement physique. Un séjour à l'étranger allant jusqu'à des années sans voir son propre pays n'a rien à voir avec une expulsion d'un pays avec interdiction d'y rentrer, même si cela est une contrainte de courte durée. Mais l'exil recouvre d'autres situations que celle de la rupture forcée.

Je ne me réfère pas ici à l'exil structural, celui qui nous met nécessairement en dehors, du fait de l'exclusion du rapport sexuel due à l'entrée dans le langage. Je me réfère à ce qui s'éprouve comme exil et dont il faudra de longues années, et parfois une longue analyse, pour apercevoir les liens entre l'exil de structure et l'exil de l'expérience. Par exemple, quitter le quartier de son enfance est déjà une expérience d'exil. Dans mon expérience, quand j'ai changé de quartier, j'ai eu la grande surprise de constater que les gens parlaient très différemment de ceux du quartier précédent. L'épreuve de l'exil est donc pour tous et commence très tôt.

Puis, il y a le grand exil, auquel implicitement on fait référence, celui qui comporte le déplacement vers un autre pays. Il est vrai qu'il y a des pays plus marqués par l'exil que d'autres, non seulement parce qu'à la base ils ont été faits essentiellement par l'immigration, donc par une aspiration vers l'intérieur, mais aussi parce que leur histoire a imposé la contrainte de l'exode, soit quelque chose qui pousse vers l'extérieur.

D'ailleurs, il y a des contextes qui poussent à s'interroger dans les termes « je reste ou je m'en vais ». Je ne parle pas d'une personne, mais de toute une partie d'une même génération. Et cela n'est pas nécessairement le résultat d'un choix forcé ou de raisons économiques.

Mais l'exil, ce n'est pas juste l'éloignement. Il convient de tenir compte de cette notion utilisée surtout en espagnol qui est celle de l'« exil interne ». Elle a été forgée dans l'Espagne du franquisme – pensons à García Lorca ou à Dalí – et elle désigne le choix d'un certain nombre d'artistes ou de poètes de rester et de résister en se décalant par rapport à l'idéologie fasciste. D'autres artistes ont fait de même dans les dictatures d'Amérique latine. L'exil interne a ceci d'intéressant qu'il démontre qu'on peut faire l'épreuve de l'exil tout en ne se déplaçant pas dans l'espace. Les exils qu'ils soient internes ou externes ont en commun ce que le sujet incarne pour l'Autre. Kafka l'indique dans *Le Château*, avec l'idée de l'étranger qui pose la question que personne ne pose, ce qui forcément dérange.

Je reprends la psychanalyse. Elle est marquée par l'exil, celui de Freud, de Mélanie Klein avant lui, celui des analystes pendant la guerre et encore de nos jours.

Puis il y a les analysants. Les terres d'exil sont un lieu propice à la culture du discours analytique. Il suffit de se référer à notre expérience : il est rare qu'un analysant n'ait pas connu, lui-même ou dans les générations précédentes, l'expérience de l'exil.

Avant tout, l'exil touche le sentiment de l'identité propre et le déficit que chacun rencontre à rendre compte de ce sentiment, que chaque langue tente de combler à sa manière.

Les langues induisent les affects d'exil : l'on perçoit des différences énormes entre l'une ou l'autre. Prenons le français et la façon dont la personne exprime le manque du pays, ou même l'éprouvé d'un manque impossible à nommer. Il s'agit de l'éprouvé de l'incomplétude qu'on possédait, mais avec, souvent, une question derrière : « Est-ce que je manque à l'Autre », à celui qu'on a quitté ? Quand cela peut prendre une forme plus douloureuse, c'est exprimé par les regrets.

Mais là encore il manque une dimension plus intime qui exprime le manque et le regret et que la langue espagnole rend très justement. Deux termes de l'espagnol sont ainsi intraduisibles : *añoranza* et *extrañar*. Cela démontre qu'il y a quelque chose d'incompréhensible dans l'affect d'exil de l'Autre, ce qui s'exemplifie encore avec un autre terme intraduisible, en portugais cette fois-ci, *saudade*, qui évoque la nostalgie, le manque, mais qui donne davantage l'impression de quelque chose qui vous retient ailleurs, vous aspire, vous appelle à revenir. Il n'y a que ceux qui habitent la langue portugaise qui peuvent éprouver *saudades*.

Mais il y a aussi les affects positifs de l'exil, on en parle moins. Certes, ils sont parfois transitoires, apparaissent juste au départ ou s'enracinent avec le temps. Ils sont liés à une ouverture libidinale et entraînent un sentiment de libération. En premier lieu, l'espoir, d'une nouvelle vie, de la liberté acquise. Puis, les affects de l'exil choisi, car l'exil n'est pas toujours un fait d'exclusion ou un choix forcé. Il y a parfois des exils de choix. Joyce a fait le choix d'un exil par rejet. C'est le rejet d'une inclusion. Il y a aussi les choix de tentation, que ce soit par la brillance phallique ou pour rejoindre un idéal. La tentation implique toujours dans ce cas une séparation avec l'Autre. Sauf que, contrairement au choix de rejet, le choix de la tentation implique la rencontre avec un nouvel Autre. On ne peut pas dire que l'exilé choisit l'Autre qu'au départ il ne connaît pas. Cela étant, il y a un moment où se pose le choix de rester dans le lieu d'exil ou de revenir au point de départ.

Si ce n'est pas l'éloignement ni la durée, à partir de quand peut-on parler d'exil quand il ne s'agit pas simplement d'une expulsion ? Il y a, je crois, une frontière que certains dépassent, d'autres pas, et qui change radicalement

le rapport à l'exil : c'est le moment où le sujet acquiert la conviction intime que c'est à cet endroit nouveau qu'il va rester le temps qu'il lui reste à vivre. Certains ont cette conviction intime dès qu'ils quittent un endroit pour l'autre. Freud savait qu'il allait mourir en Angleterre. Il savait que c'était un exil sans retour. L'expérience d'exil rejoint ici l'exil de structure, soit l'impossible retour. Or, ce n'est pas le contexte de l'époque ni sa maladie qui font de cette certitude anticipée, de cet exil sans retour, un cas à part.

Prenons les choses avec le prisme de la clinique analytique. On perçoit parfois parmi les affects positifs l'effet produit par le changement de semblant quand il y a un changement d'Autre. Ce qui pour certains est motif d'une plainte : « Je ne connais pas les codes », est le contraire pour d'autres : une aisance avec les nouveaux semblants, souvent l'effet d'une traversée des anciens.

On perçoit aussi comment tout cela est affecté par le retour des affects que l'on croyait dépassés, comme la culpabilité. Prenons cet exemple, qui n'est pas rare, du sujet convaincu d'avoir choisi son lieu d'exil dans des conditions, il faut dire, très confortables, avec une pleine satisfaction concernant son choix professionnel. Il éprouve encore à la fois honte et culpabilité à l'idée que ses enfants parlent entre eux l'anglais, qui n'est pas la langue du grand-père.

La question de la séparation avec l'Autre se pose. Les affects dans ce cas certes renvoient à une autre origine que la culpabilité, mais ils sont l'indice d'un retour d'un Autre à l'origine du questionnement : « Vais-je vraiment rester ici pour toujours ? »

Puis, il y a cette autre question qui traverse toutes les analyses des exilés et qui est réactivée à chaque voyage de retour dans ses terres : « Qu'est-ce que je serais devenu si j'étais resté ? »

Ce sont des points centraux autour desquels tournent beaucoup d'analyses des sujets exilés qui restent en suspens quant à la décision d'un retour. Certaines analyses se terminent, et on constate que le sujet a laissé tomber la question. Pour d'autres, cela se termine par cet affect de certitude, celui qu'un exil peut être sans nostalgie. Ce n'est pas mieux ni pire mais c'est une différence.

Mots-clés : Autre, indicible, saudade.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations » à Paris, le 18 avril 2019.